

Roland Bourneuf

Pierres de touche

ESSAI



L'instant même

PIERRES DE TOUCHE

Du même auteur chez le même éditeur :

Mémoires du demi-jour, nouvelles, 1990.

Chronique des veilleurs, nouvelles, 1994.

Le chemin du retour, roman, 1996.

Venir en ce lieu, essai, 1997.

Littérature et peinture, essai, 1998.

Le traversier, nouvelles, 2000.

La route innombrable, récit, 2003.

Chez d'autres éditeurs :

Saint-Denys Garneau et ses lectures européennes, essai, Presses de l'Université Laval, 1969.

L'univers du roman (en collaboration avec Réal Ouellet), essai, Presses Universitaires de France, 1972.

Les critiques de notre temps et Giono, essai, Garnier, 1977.

Passage de l'ombre, proses, Parallèles, 1978.

Reconnaisances, nouvelles, Parallèles, 1981.

Antoine Dumas, essai, Stanké, 1983.

L'usage des sens, essais, Les heures bleues, 2004.

ROLAND BOURNEUF

Pierres de touche

essai

L'instant même

Maquette de la couverture : Anne-Marie Jacques
Illustration de la couverture : table d'Erasmus, Erasmushuis, Anderlecht

Photocomposition : CompoMagny enr.

Distribution pour le Québec : Diffusion Dimedia
539, boulevard Lebeau
Montréal (Québec) H4N 1S2

Distribution pour la France : Distribution du Nouveau Monde

© Les éditions de L'instant même 2007

L'instant même
865, avenue Moncton
Québec (Québec) G1S 2Y4
info@instantmeme.com
www.instantmeme.com

Dépôt légal – Bibliothèque nationale du Québec, 2007

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bourneuf, Roland

Pierres de touche

ISBN 978-2-89502-240-4

1. Livres et lecture. 2. Lecture, Goût de la. 3. Écrivains et lecteurs. 4. Littérature – Histoire et critique. I. Titre.

Z1003.B68 2007

028'.9

C2007-940523-1

L'instant même remercie le Conseil des Arts du Canada, le gouvernement du Canada (Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition), le gouvernement du Québec (Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC), et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Lire pour découvrir

Qu'est-ce qui, si puissamment, si irrésistiblement, nous attache aux livres ? Pourquoi si durable fascination, celle de toute une vie ?

Pour décrire les ressorts de la lecture, l'expliquer, voire la justifier et en faire l'apologie, combien de pages écrites ! Les raisons tellement répétées nous sont bien connues : nous divertir, passer le temps ou le tuer, découvrir de l'inconnu, retrouver du connu, compenser ce qui nous est refusé et hors de notre portée, vivre par procuration, substituer l'imaginaire exaltant au réel morne ou intolérable. Et néanmoins, en dépit de toutes les démonstrations, enquêtes, savantes analyses sur le sujet, il nous semble toujours que nous ne sommes pas allés jusqu'à son cœur. Peut-être parce que cette opération si prenante, et si prégnante, qu'est la lecture tourne autour d'un manque, ressortit à ce manque qui est en nous comme s'il s'agissait d'emplir un tonneau des Danaïdes qui ne cesse de se vider.

Je lui ai consacré des heures sans nombre, animé dans l'enfance et l'adolescence par une boulimie qui me faisait absorber presque n'importe quoi, puis par les impératifs extérieurs des études à accomplir, précédant ceux de l'enseignement. Je bâtissais pour mon propre compte des programmes méthodiques destinés à me procurer une connaissance aussi complète que possible des grandes œuvres de la littérature universelle. Je n'étais pas insensible à l'idéal, maintenant bien démonétisé, de « l'honnête homme » du XVII^e siècle. Je crois

Pierres de touche

avoir tôt entrevu – comme je veux le montrer ici – que ce n'était pas le seul but ni, à coup sûr, l'essentiel de la fréquentation des livres. Combien de pages parcourues aussi, de fichiers compulsés, de revues poussiéreuses inventoriées pour les besoins d'une recherche, conduite selon la tradition, avec l'espoir qu'elle comblerait une lacune du savoir historique, ajouterait un complément, réviserait une interprétation, proposerait d'autres pistes à d'autres recherches ! Sentiment de participer à une grande œuvre collective, de prendre place dans une communauté d'esprits, et aussi rationalisation inaperçue, qui couvre d'autres mobiles.

Mes lectures-fleuves de jadis, faites souvent dans un entraînement passionnel, sont devenues moins « naïves » quand elles se transformèrent en « livres au programme » aux fins d'un diplôme : rien, donc, que de très banal. Elles ont été modelées selon le canon qui prévalait alors dans les années cinquante, à l'exclusion de tout autre, dans l'enseignement littéraire de l'Université française. Un lansonisme simplifié, sinon simpliste, et appauvri qui, mécaniquement, faisait précéder l'étude de l'œuvre par celle de ses abords historiques dont elle était le « reflet », le « produit ». On résumait, paraphrasait l'intrigue du roman ou de la pièce, voire du poème, disséquait la psychologie des personnages, eux-mêmes le double à peine transposé de leur auteur. Au-delà de quelques remarques anémiques sur la composition et le style, mutisme à peu près complet sur les éléments formels. À mon tour j'enseignai selon ces préceptes, auxquels je devins de plus en plus infidèle, à mesure que l'insuffisance m'en apparaissait. J'avais le sentiment qu'on m'avait appris, rien de moins, à passer à côté de l'œuvre, aplatie, banalisée en document sur l'époque ou sur l'auteur, matière à observation « scientifique », et destinée à trouver son casier comme dans quelque tableau de Mendeleïev. Il me fallait réapprendre à l'aimer, à l'admirer, à en être ému, à y appuyer ma réflexion, à me situer face à elle. Et oser engager des étudiants à suivre cette voie suspecte, sinon hérétique.

Vint au tournant des années soixante-dix le règne des formalistes, structuralistes, sémioticiens, théoriciens de tout poil. Ils sonnaient la

charge contre les traditionalistes-historicistes. Leur ardeur conquérante était grande, leur humeur souvent belliqueuse, et leur humour limité. Ils étaient auréolés du prestige des disciplines auxquelles ils empruntaient leurs concepts et leurs méthodes : psychanalyse, anthropologie, sociologie et surtout linguistique. Par eux on voyait se lever sur la littérature le soleil de la science – un autre soleil et une autre science ! –, on travaillait à édifier une théorie de la littérature. Plus concrètement et modestement, l'œuvre singulière révélait des complexités, des profondeurs insoupçonnées. On comprenait mieux, ou l'on croyait enfin, et tout simplement, comprendre.

J'ai connu l'inquiétude, voire le désarroi des lecteurs-enseignants formés à l'ancienne école, et aussi le sentiment que du nouveau, du solide, de l'exaltant s'ouvrait dans l'intelligence de l'œuvre littéraire. Des deux côtés de l'Atlantique se multipliaient publications, colloques, séminaires. J'apportais ma contribution, tout en résistant. En même temps que ces approches théoriciennes relançaient lectures, recherches et enseignement, je voyais reparaître du trop familier. Alors même qu'elles produisaient des fruits indiscutables, ces démarches neuves se déviaient. Un scientisme radical et volontiers terroriste se reconstituait sous des couleurs renouvelées. Beaucoup d'étudiants bardés de grilles d'analyse confessaient avoir perdu le goût de lire. Ceci, évidemment, ne dit rien pour ou contre la légitimité des méthodes qu'on leur inculquait et que je contribuais à diffuser, mais un signal d'alarme s'allumait, qu'on ne pouvait pas ne pas voir. Trop souvent le chercheur en venait (et cet imparfait qui renvoie à mon expérience n'exclut pas la pertinence du verbe au présent !) à évincer le lecteur, comme l'on tendait à le faire de l'auteur. Serait-il donc honteux d'aimer un livre que l'on étudie ? La finalité des études littéraires, au collège et à l'université, serait (une fois de plus !) à revoir. Si, par nos prétentions de « chercheur », nous empêchons un livre de nous parler, que devient l'enseignement ? Mais c'est une polémique dans laquelle mon propos n'est pas ici de m'engager.

Pour les avoir moi-même utilisées, je ne saurais nier la fécondité des méthodes apparues depuis trois ou quatre décennies. Il va de soi

Pierres de touche

que notre lecture peut et devrait en bénéficier à condition de ne pas nous y enfermer hargneusement ni de faire de leur application une fin en soi. La lecture a d'autres fins que l'exercice cérébral qu'elle est souvent devenue dans les milieux universitaires qui ont idéalement pour fonction de la maintenir, de la promouvoir, de la perfectionner. Après une longue pratique de l'enseignement et de la recherche, je crois nécessaire de rappeler certaines évidences qui ne valent pas que pour les seuls spécialistes.

Le livre suscite émotions et sentiments, active, relance la réflexion, tout ensemble nourrit l'imaginaire et nous rapproche de la vie palpable, décrit des existences réelles et fictives, propose des modes d'être possibles, trace des voies pour notre évolution individuelle et collective. Comment pourrait-on, au nom des exigences « scientifiques » de l'étude du texte, considérer ces effets comme nuls et non avenus ? La tendance qui prévalait il n'y a pas si longtemps dans l'approche de la littérature consiste, on le sait, à envisager le texte comme un système clos de signes pouvant, voire devant être étudié à l'intérieur de cette clôture. La bonne méthode, fortement calquée sur celle de la linguistique, exige donc de cerner l'objet, de le décomposer en unités minimales pour en faire apparaître les structures, les règles qui en régissent l'assemblage, comme si cet objet n'avait aucun rapport avec un référent extérieur au texte, ni avec son auteur, ni avec nous qui l'examinons. Des réseaux de relations se révèlent ainsi, des symétries, oppositions, emboîtements, échos. Entreprise à la fois passionnante pour comprendre le « fonctionnement » interne de l'œuvre, et insuffisante pour rendre compte de ce qu'elle suscite chez nous, lecteurs. Par cette pratique rigoureuse, notre lecture est-elle élargie, notre compréhension, exhaussée ou tronquée ? Les partisans purs et durs de la méthode objective sous ses différentes variétés en sont parfois venus à une intransigeance qui rend hérétique, sinon risible, toute autre considération sur l'œuvre littéraire : elle n'est faite que de mots, la présence des personnages s'abolit en dehors du texte. Ce qui est vrai à un certain niveau, que l'on peut choisir de considérer

seul, ne l'est plus au-delà, puisque – stupéfiante découverte ! – il se trouve que les mots produisent un effet sur celui qui les reçoit.

Je suis bouleversé par *Le Docteur Jivago*, au sens propre enchanté par *À la recherche du temps perdu*, comme par un poème de Nerval, de Supervielle ou de Grandbois. En refermant *Gaspard des montagnes*, je me sens presque en deuil de ces villageois que Pourrat a imaginés, et qui, après maintes « farces et gentillesse », sont morts il y a un siècle et demi. Quelle émotion au sortir du théâtre où l'on jouait *Oncle Vanja* me nouait la gorge ? Des fantômes ont traversé le texte, des ombres chinoises, moins encore, des mirages, des vapeurs nées de notre conscience, ou des projections de notre inconscient. Même si je sais bien que le propre d'un signe est de déclencher une réaction, je ne cesse de m'émerveiller du pouvoir illusionniste de la littérature qui est faite de signes. Comme je ne cesse d'être sollicité, secoué, appelé à l'admiration, ou à la compassion par ceux qui font la littérature : les errances de Rimbaud, le suicide de Stefan Zweig, la résistance de Pasternak et de Soljenitsyne.

Alors que tant d'exégètes sont portés à l'occulter, c'est ce rayonnement qui me paraît essentiel et irremplaçable. À ce pouvoir de l'œuvre, à cette passion de l'écrivain, je crois que, inlassablement et toujours plus largement, il est nécessaire de nous ouvrir. Non pas bien sûr dans une passivité docile à toutes les modes qui nous enfonce plus profondément dans l'inconscient dont la littérature a précisément pour vertu de nous tirer, ou du moins de nous y aider, mais dans une réceptivité active, en éveil. Non pas en cédant à une avidité boulimique vis-à-vis de la chose écrite, mais surtout par la fréquentation fidèle et critique d'un petit nombre d'œuvres. Chacun de nous peut ainsi élire ses « phares », comme ceux que Baudelaire choisissait parmi les peintres, et qui peuvent tout aussi bien être des écrivains, ou des musiciens, ou des philosophes, ou des hommes de science, ou des sages.

En fait, la lecture et le lecteur paraissent pris dans le flux de deux mouvements contraires aux facettes diverses. D'une part passer d'un livre à l'autre, sans fin, sans assouvissement possible, multiplier les

Pierres de touche

mots lus (comme on peut être poussé à les multiplier dans l'écriture), se fondre en eux, dans les fictions et les images qu'ils suscitent, avec cette confuse croyance que la vérité, ou la réponse, se trouve ailleurs, toujours plus loin. De l'autre, résister, renoncer à cette dispersion, s'en garder comme d'un dangereux vertige, choisir ses sources, quelques compagnons, et s'y tenir. Peut-être lire de moins en moins, non par usure et saturation ou par cette morosité bougonne fréquente chez les personnes vieillissantes qui détourne de l'actuel et du moderne vers une nostalgie des œuvres du passé, mais parce que le recours aux livres ne devient plus nécessaire et que la source est intérieure.

Si je suis le sens de ce double mouvement, d'autres associations se présentent, qui rappellent qu'il régit la vie psychique, l'activité créatrice, la vie spirituelle. La lecture paraît relever d'une dynamique qui n'est pas sans analogie avec celle de la vie amoureuse : entre don juanisme, libertinage qui ne peut se fixer, où le désir à la fois s'entretient et s'épuise dans le multiple, et fidélité à un objet unique, propre à combler le désir. Chez le lecteur, il y a un explorateur, sinon un voyeur, avide de nouveauté, qui charge sa mémoire d'informations jusqu'au trop-plein qui l'écrase : il affirme et exerce une liberté dans toutes les directions ; et il y a un disciple, souvent un être souffrant, qui ne veut se donner qu'à un ou à quelques maîtres. Courir le monde, ou creuser un sillon, ou bien un puits. Affaire de tempérament, bien sûr, de configuration psychique, d'histoire personnelle ; peut-être aussi exigence propre à la voie spirituelle selon ses phases.

Les grandes traditions ont produit des textes immenses, littéralement océaniques. La Bible, le Mahâbhârata rassemblent l'histoire de l'humanité, sa légende, ses mythes, ses symboles, son imaginaire, l'encyclopédie de ses connaissances, un enseignement moral, des préceptes, des poèmes et des chants de désespoir ou de louange, des ordres divins, des prophéties. Et simultanément, quelques paroles ou paraboles, celles du Christ ou de Bouddha, d'une extrême concision. Dans son ensemble comme dans la singularité d'une œuvre, la littérature profane s'est constituée selon une tension analogue : d'une part, par accumulation, expansion, développement, comme si

Lire pour découvrir

le mot ultime ne pouvait apparaître qu'au terme d'une masse énorme, proprement illimitée, bibliothèque de Babel d'écrits, oméga toujours repoussé à l'infini. D'autre part, en réduisant le langage, en enlevant ce qui en lui est ornemental, accessoire, ou ce qui constitue un tissu de liaison, jusqu'à ce mot ultime, qui inclut tout ce qui doit être dit, porte le sens total de l'humanité, condense l'énergie universelle, tel ce « Undr » que le barde prononce dans *Le livre de sable* de Borges.

Notre lecture s'enchant aujourd'hui des sommes romanesques ou autobiographiques, depuis *Les Thibault*, *les Jalna*, *les Forsythe* ou les *Mémoires d'outre-tombe*, comme jadis des épopées toujours prolongées et enrichies. Portés, entraînés par la *Comédie humaine*, *À la recherche du temps perdu*, *Joseph et ses frères*, nous nous irritons de leurs lenteurs, de leurs détours, mais nous sentons bien que par le « volume » nécessaire nous sont ici transmis, ou rendus, physiquement, sensiblement, l'espace, la richesse, la proximité de la vie. En regard, les *Pensées* de Pascal, les aphorismes de Marc-Aurèle, quelques pages d'*Une saison en enfer*, quelques vers de Rilke, nous arrivent comme des astres dont le rayonnement ne s'épuise pas.

Pour avoir lu plus de livres que ma mémoire n'a pu retenir de titres, j'en suis venu à me méfier de leur entraînement et, bien sûr, à m'interroger sur ses racines. Pourquoi ainsi, comme il est si commun, sauter d'un roman d'aventures à un polar, d'une pièce de théâtre à un ouvrage documentaire ? Les livres deviennent vite nos parasites, ou nous devenons les leurs. Suractivité et instabilité de nos choix, soit du produit nouveau, de l'inédit, de l'anecdotique : point n'est besoin d'une pesante analyse pour reconnaître ce qui menace notre lecture comme notre existence. Combien il est malaisé, et primordial, de tenir, là aussi, la bride à nos impulsions, de calmer notre turbulence intérieure qui est le mode du mental et qui nous impose sa loi : les Hindous disent que nos pensées s'agitent comme des singes dans les arbres.

Je crois percevoir dans la lecture une dynamique qui s'exerce, quelles que soient les dimensions de l'objet : une *curiosité qui nous excentre, et vaine* ; une *passion qui nous recentre, et vitale*. Parallèle

qui, certes, simplifie, opposition qui durcit, mais elle souligne l'enjeu de la lecture. Le mouvement centrifuge qui, d'une part, l'active peut évidemment être source de plaisir ludique. Il donne une impression de liberté analogue, pour prendre un équivalent actuel, à celle qu'éprouve l'amateur d'Internet. Besoin d'aller voir ailleurs, de naviguer à volonté selon le désir du moment, en se livrant aux trouvailles du hasard. Je ne peux m'empêcher cependant de considérer la peur de l'ennui, la fuite devant le vide qui sont *aussi* à la source de ce geste. Et par là-même de me rappeler ce que disait Pascal du divertissement. Reprenons ici un truisme : si, par la consommation que nous en faisons, l'œuvre littéraire ou artistique nous rapproche de la réalité de notre condition, nous savons bien qu'elle peut nous en éloigner avec une force au moins égale ! Et la responsabilité du choix de l'un ou de l'autre nous incombe.

Comme tout lecteur, je cède au mouvement centrifuge qui me projette et m'hypnotise. Je m'y étourdis et m'y perds, mais j'essaie de prendre conscience de cet entraînement qui fait de moi un automate. Je m'efforce alors, dans cette circonstance comme dans celles de ma vie qui me font perdre contact avec moi-même, et avec un succès divers, de me « rappeler ». Gurdjef employait cette expression pour rendre sensible une exigence de la croissance humaine, que les maîtres des grandes traditions spirituelles considèrent comme absolue.

Permettre à l'œuvre de restaurer le rapport avec nous-même, de nous ouvrir les yeux sur notre condition d'individu appartenant à l'innombrable humanité... Sinon, à quoi bon lire et à quoi bon écrire ? Je ne crois pas inutile de revenir sur un but de la littérature aussi ancien qu'elle-même, maintenant perdu dans le tourbillon et l'inflation mercantile de notre culture, et qui est son effet sur le lecteur ou le spectateur. Les anciens Grecs parlaient avec Aristote de *catharsis*, le théâtre français classique de « purgation des passions » : quelle que soit l'extension qu'on donne à ces termes, il s'agit, par l'image de nous-même en reflet, de *purifier*, c'est-à-dire de dégager, de libérer.

Lire pour découvrir

Nous remémorer cette fonction dont la littérature, sous sa forme spécifique mais non exclusive du théâtre, a perçu depuis longtemps qu'elle est féconde, nous conduit à la réexaminer pour l'approfondir et en tirer des conséquences. Elle postule que l'œuvre a un pouvoir de transformation sur celui qui la met au monde et sur celui qui la reçoit. Combien de programmes, de manifestes ont voulu, avec diverses variantes, de Hugo à Breton, au *Refus global* et aux rédacteurs de *Tel quel*, faire de l'écrivain un guide de l'humanité ! L'inflation verbale et psychologique, le culte de la personnalité, le narcissisme et la mythomanie souvent se donnèrent rendez-vous dans ces proclamations avec la passion du changement radical, et elles ont peut-être, paradoxalement, plus conduit à occulter un pouvoir de l'œuvre qu'à le servir. Je n'entends pas ici débattre de l'efficacité du langage comme agent de la révolution sociale ; je veux m'interroger, en liberté, à partir de ma propre expérience, sur les échos plus secrets, parfois insaisissables, de quelques livres-témoins. Par là, cerner par des traits sommaires, fragmentaires ou tâtonnants, l'image de l'œuvre littéraire à laquelle je suis parvenu. Ou seulement, les interrogations que j'ai été conduit à formuler.

Des jalons

À chaque pas surgissent des difficultés. Je suis parti avec le projet de parler ici de livres qui ont été, à la fois, des repères et des sources. J'éliminai donc les « devoirs de lecture », les curiosités ponctuelles reliées à l'actualité, donc ce qui relevait d'un souci de simple information. Je croyais, avec une certaine candeur, qu'il me serait facile d'identifier *mes* livres et de trouver ce qui en fait le prix à mes yeux. Une vingtaine, tout au plus... Et voilà que les titres et les auteurs accouraient en foule, que les questions se multipliaient, se ramifiaient, s'enchaînaient ou s'embrouillaient. Je croyais pouvoir tracer des sentiers qui me conduiraient dans des clairières, et voilà que je me perdais dans les souvenirs, les impressions, les notes rédigées pendant des années. Je persistai.

Jung déclare au début de son autobiographie : « Au fond, ne me semblent dignes d'être racontés que les événements de ma vie par lesquels le monde éternel a fait irruption dans le monde éphémère. C'est pourquoi je parle surtout des expériences intérieures. » Je remplacerai ici « les événements » par « les livres », en reprenant à mon compte la quête personnelle du mythe, afin de lui demeurer plus consciemment fidèle. J. Grosjean, à propos de *Le Clézio*, dit très simplement : « Chacun a ses mythes, c'est-à-dire sa façon d'être un peu au-dessus de soi, de penser qu'il y a quelqu'un au-dessus de soi. » Toutes les circonstances de notre histoire relèvent d'eux et y renvoient : les rencontres, les travaux, les projets, les voyages, les enfants à qui nous donnons la vie, les morts autour de nous. Alors que je marche dans la forêt, parfois désorienté comme Dante, parmi une multitude de pistes, j'en choisis une, celle qui me conduit d'un livre à l'autre, parce qu'ils m'ont souvent montré ma direction.

Nombre de livres ont été à certaines époques déterminants dans mon itinéraire d'homme, qui ne relèvent pas à proprement parler de la littérature. Ainsi j'écarte dans ces pages (ou je me borne à des allusions à leur sujet) *Les enfants du Verseau*, Arnaud Desjardins, Fritjof Capra, Castaneda, Aurobindo et surtout Jung et Teilhard de Chardin. Ligne de partage tout arbitraire puisqu'elle pose une fois de plus les délimitations de la littérature.

Qu'avais-je donc entrepris, quelles voies s'ouvraient dans ce panorama, entre lesquelles une ligne de conduite s'est peu à peu dégagée ? Il ne s'agissait pas de refaire un énième éloge de la lecture, ni de dresser un inventaire ou un bilan de lectures accomplies pendant plusieurs décennies, ce qui n'aurait guère d'autre intérêt que statistique à usage personnel. Ni de rendre compte, de recenser en critique professionnel des ouvrages plus ou moins proches, ou plus ou moins indifférents, non plus que de contribuer à l'histoire ou à la théorie de la littérature. Ce travail, je m'y suis adonné ailleurs, en d'autres circonstances. Le fragment, tel que le pratique admirablement Gracq dans *Lettres* et *Carnets du grand chemin*, ne répondait pas dans sa discontinuité à mon projet. Une autobiographie

intellectuelle, qui implique à la fois un récit chronologique et une organisation thématique, en était plus proche : Alain l'a réalisée pour ses « pensées », Caillois pour ses étapes dans la connaissance, Edgar Morin pour son parcours politique. Semblable genre laisse cependant de côté ce qui ne relève pas directement de la ligne choisie (souvent la vie relationnelle et affective, en partie l'enfance) : renoncement délibéré, parfois difficilement tenable et qui devient amputation. Ou bien encore laisser affleurer ce qui se présente et se développe en un « essai » distendu, rapiécé, rabouté, avec la liberté de Montaigne. On se console alors en se disant que la vie ressemble à la succession de nos lectures : elle sinue et erre. Du moins en apparence, mais il y a bien un fil conducteur... Cet acte de foi, je l'ai ici renouvelé.

Je n'ai retenu, sauf exception, que des livres aimés d'amour, et quelques-uns leur servant de repoussoirs. Parfois il n'y eut pas coup de foudre immédiat, mais tranquille, chaude fidélité nourrie par la fréquentation répétée. J'éprouve ici le besoin *d'apprécier des résonances* (cette image acoustique et musicale s'impose à moi une fois de plus). Je ne prétends ni ne cherche à renouveler l'interprétation des œuvres que j'évoque, mais je veux plutôt présenter un point de vue, en suivant la dictée de l'intuition, le jeu des attirances, complétés par la réflexion. Souvent donc, je recueille ce « résidu » que laisse l'analyse serrée, méthodique, objective du texte.

Je crois bien révolue pour moi l'ère des programmes de lecture, comme celle des profils de carrière ou des plans de vie ! Sans doute a-t-elle eu son utilité, voire sa nécessité, pour me faire comprendre que l'existence n'est pas un exercice de méthode scientifique, ni l'application rigide de la volonté relevant de l'ego tyrannique. Et me faire comprendre aussi que la connaissance emprunte d'autres voies que le recours exclusif à la raison qui nous impose de suivre des règles sans jamais en déroger. Sous ma plume reviennent souvent les mots « sensation, sentiment, intuition, coïncidence significative ». Je reconnais ici combien la lecture et la pratique de Jung ont agi pour dégager ce qui en moi était latent.

Pierres de touche

Mais à partir de critères subjectifs si difficiles à nommer, comment ordonner un commentaire ? Comment, aussi, ordonner l'ensemble de mes commentaires, sous quelle rubrique les ranger ? Combien d'œuvres pourraient à plus d'un titre figurer dans un chapitre différent de celui que je leur assigne, et combien dans plusieurs ? Comment rendre visibles des lignes de force tout en préservant la complexité, la fluidité, la singularité, le pouvoir séminal de chaque œuvre ? Le risque se présente, que j'assume, des bourgeonnements et des recoupements, des répétitions ; celui aussi de l'approximation aventureuse, comme de la disproportion qui gonfle ou amenuise le commentaire, sans nécessairement rendre justice à l'action que l'œuvre a exercée sur moi, et qui sont inséparables d'une approche en spirale. Souvent j'ai observé dans mes lectures des rencontres fortuites, des « coïncidences significatives », et je leur ai fait confiance. Parfois je lisais de front, sans l'avoir consciemment voulu, Rimbaud et Teilhard de Chardin, Pérec (*Les choses*) et Buzzati (*Le désert des Tartares*), Jünger (*Eumeswill*) et Gurdjeff, Gracq (*Le roi Cophetua*) et *Ma vie* de Jung. Ces rapprochements improbables devenaient alors des passerelles, le saugrenu une source d'éclairage vif. J'ai vu peu à peu se dégager un parcours thématique libre qui devait s'approcher de l'essentiel à dire.

La lecture innocente ?

À mesure que le choix de mes lectures s'affirmait, d'autres questions ne cessèrent de resurgir de l'acte même de lire, dont je ne peux me dissimuler qu'elles furent source de doutes et d'inquiétude. Elles tournent autour de la notion de divertissement. La culture littéraire, extension des « humanités gréco-latines », pièce maîtresse de la « culture générale », sert, a-t-on longtemps professé, à « embellir » l'esprit, l'âme, notre vie. « Discours fleuri » que les maîtres d'antan enseignaient à composer, fleurs de rhétorique qui devaient s'y épanouir, la « fréquentation des bons auteurs » qui préparait à la rédaction : on pense à ces principes mis en œuvre comme à une

pratique vieillotte, puérule, si éloignée du quotidien, du réel, et qui nous en détourne. Une bonne partie du public dit instruit, ayant reçu une formation universitaire, se réfère encore à cette conception pour dénier toute justification aux études littéraires, des rêveries creuses... Plus profondément, plus sérieusement donc : la culture sert-elle à orner, c'est-à-dire à masquer ? Ouvrir un livre équivaut-il à se voiler la face ? Nous avons entendu cet argument repris par combien d'intellectuels travaillés par la mauvaise conscience : peut-on encore lire et écrire des livres alors que tant de violence et de misère dans le monde partout nous requièrent ? Que peut être la culture après Auschwitz, se demandait Adorno, et Sartre dans son sillage : « Que peut la littérature ? » Bien des écrivains qui ont cru en faire l'outil de la transformation socio-politique sont revenus de leurs illusions. En est-il encore pour croire à l'efficacité magique du verbe dans notre monde ?

Je ne sous-estime pas la portée de ce problème qui ressortit au rôle de l'intellectuel dans la cité. L'examiner conduit souvent à constater, génération après génération, « la trahison des clercs » que Benda stigmatisait dans l'entre-deux-guerres. Avec quelle facilité, voire quelle ardeur de prosélyte, l'intellectuel, l'écrivain spécialement, cède aux modes idéologiques alors qu'il devrait échapper à ces engouements qui non seulement le discréditent, mais le disqualifient ! De plus en plus, pour leur force morale autant que pour leur accomplissement littéraire, j'admire ces esprits libres qui illuminent notre temps : de Bernanos à Camus, de Pasternak et Soljenitsyne à Zweig, Hesse, Jünger, Cortázar, Gracq, Le Clézio, Christian Bobin, Edward Saïd, Edgar Morin. Par le verbe enflammé ou la parole discrète et patiente, ils nous rappellent à la lucidité intransigeante, au dépouillement, à la ferveur.

Alors que je pose dans l'abstrait la question de l'utilité du mot écrit et lu (je ne dissocie pas ici celui qui le profère et celui qui le reçoit car je considère précisément la continuité et l'interaction qui entre eux s'établissent), que je me demande si son accumulation n'équivaut pas à s'aveugler soi-même, ces écrivains que je choisis, et bien d'autres avec eux, m'apportent la réponse. Si la « culture »

Pierres de touche

littéraire peut n'être qu'un accessoire distingué, qu'une vaine dorure, qu'un illusoire instrument d'éducation de l'individu, la fréquentation de l'œuvre, aussi et surtout, dénuée, désigne, dirige. Et Edgar Morin dit bien que la culture en général n'est pas entassement mais travail.

On peut voir la littérature comme un jeu de cache-cache avec le réel physique, social, psychologique, dont elle est immédiatement tributaire : c'est lui, ce n'est plus lui, quand n'est-ce plus le réel ? On cherche donc à départager, à repérer des frontières, des catégories. Impasse et faux problème, comme l'est la tentative de distinguer dans *À la recherche du temps perdu* le contenu autobiographique de ce qui est inventé de toutes pièces.

Je crois faire la part du feu en reconnaissant à l'œuvre littéraire son pouvoir d'illusion : le langage nous fait aussi prendre le signe pour la réalité. Le fait de raconter un événement ou un rêve – la psychanalyse le sait bien –, malgré tout le souci possible de fidélité, nous en éloigne, construit autre chose, une fiction. Et cependant cette fiction continue de parler de notre rapport avec cet événement ou ce rêve, mais autrement. Le rapport s'est déplacé, a changé de nature. Dans un texte le rapport se joue entre celui qui écrit et son expérience du monde, ce qu'il en perçoit, en comprend, veut et peut, par l'entremise des mots et dans leurs limites, en dire. Quand je lis un livre, s'établit ce rapport *manifeste* : en gros une relation triangulaire (mais qui en recouvre d'autres), de moi au livre, de moi au « réel » que cet objet médiatise, de moi à l'auteur.

Tels sont les réseaux que j'essaie d'explorer. Je les trouve le plus souvent dissociés et fragmentés par l'analyse critique. Ne réduit-elle pas l'objet aux fins de son étude, tout en répondant à un souci de cohérence dans l'application d'une méthode, souvent renforcé par la conviction plus ou moins déclarée que celle-ci est la seule opérante ou la seule valable ? Elle marque une prudence, qui veut que le commentateur-historien-interprète ait dans les mains toutes les données pour tenter une synthèse, mais elle opère du même coup un retrait derrière une neutralité dite objective qui le dispense de se situer

La littérature, ce que nous lisons comme ce que nous écrivons, nous met en contact avec nos propres symboles, nous aide à les dégager; nous comprenons que notre histoire se relie aux grands mythes par lesquels les hommes ont donné un sens à leur vie. Un jour, après combien de détours, de refus, d'aveuglement, nous découvrons que notre propre histoire n'est pas unique.

«Substituer l'imaginaire exaltant au réel morne ou intolérable», l'expérience est connue des lecteurs quand ils cèdent à leur plaisir familial. Or la lecture, avance Roland Bourneuf, nous réconcilie tout autant avec la «vie palpable», accomplissant ce prodige, par l'aventure d'un autre, de rapprocher l'être de lui-même ou, plus précisément, de ce qui l'attend en lui-même.

À la succession de commentaires sur les auteurs et les livres qu'il a aimés, de son enfance à aujourd'hui, l'auteur a préféré un parcours en chassé-croisé, tel livre appelant tel épisode de sa vie, la lecture se présentant comme exercice d'intimité: de même qu'on apprend à lire, avec ou sans théories, on doit apprendre à être soi, on le devient. Ainsi referme-t-on *Pierres de touche* avec le sentiment d'avoir eu une bibliothèque comme demeure. Une immense bibliothèque.

ISBN 978-2-89502-240-4



9 782895 022404